

LES INROCKS

novembre 1991

Etienne Daho

Paris ailleurs

Virgin

Peut-être aurions-nous dû prêter une oreille moins goguenarde aux déclarations d'intention émises jadis par ce Daho qui nous fréquentait, nous public rock, plus souvent que nous ne le fréquentions, lui chanteur de charme ? Le fait est que le dandy rennais exilé en cow-boy de la butte Montmartre nous assurait depuis des lustres qu'un jour viendrait où son univers déteindrait sur le nôtre, ou l'inverse. Peu importe l'alchimie, du moment que nous n'avons plus à trier le bon brin (de chansonnette) de l'ivresse sur ses albums, du moment que lui n'a plus à trop forcer sur une fausse image pré-pubère qu'à l'évidence il abhorrait. Dernier chapitre d'une mutation, *Paris ailleurs* bouleverse tellement nos certitudes qu'il en deviendrait presque agaçant si l'on ne savait pas qu'il colle comme une seconde peau aux désirs de son auteur. Gravure de mode post-yéyé, Daho ? Allons, allons... Ecoutez plutôt ces onze titres qu'il a (presque) composés et (presque) produits tout seul, entre New York et

Paris, entre Velvet et Gainsbourg. Il faut dire que le moment est particulièrement opportun pour une telle escapade, à l'heure où Bruel éponge jusqu'à la lie les ventricules des adolescentes, Daho brûle sur la place publique son bandana, son singe en peluche et sa collec de Nett-mini pour nous entretenir sur la seule chose qui vaille, après tout : son remue-ménage intérieur.

"DA-HO", pilonne une voix à l'orée du disque. Et l'intéressé de répondre : "M'avez-vous déjà vu quelque part ? Rafraîchissez-moi donc la mémoire..." S'ensuit une habile course poursuite d'images furtives conjuguées à la première personne, façon résumé des épisodes précédents et, surtout, bande-annonce de ce qui va suivre. La suite, justement, est au-delà des espérances. Entre un *Saudade* qui fleure bon le tube en or massif, des *Voyages immobiles* qui caressent le velours sans en entamer le poil impeccable ou encore cette version de *La Berlue* estampillée Françoise Hardy 72, car Daho sait rester fidèle envers ses plus familières obsessions. La différence, ici démontrée, est que nous avons laissé le bonhomme dans les frusques étriquées d'un Alain Chamfort, ou pas très loin, et que nous le retrouvons là dans un rôle plus digne, comme un Grant McLennan ou un Lloyd Cole à la française, sans qu'il ait à revoir à la baisse ses objectifs de "gros vendeur". Un sacré pari, d'ailleurs, mais à l'évidence, en passe d'être tenu.

Christophe Conte